

— **Q**u'allez-vous faire... Partirez-vous avec les autres ? Jose, le père, lança délibérément la question, adressée à personne en particulier, destinée au seul hasard d'une oreille attentive. Assis derrière le fourneau galicien, il réfléchissait, les yeux rivés sur son assiette essuyée au plus près. Sur la table de marbre juxtaposée à la plaque en fonte trônait un faitout vidé de ses choux, pas une miette ne subsistait au fond. La traversée du conduit de fumée rejoignant le mur par le sol lui réchauffait les pieds d'une douce chaleur. Cette sensation lui était nécessaire. Il allait devoir affronter sa famille. Le père ne pouvait plus reculer.

Jose avait laissé tomber lourdement sa question. Il les observait discrètement tout en mâchonnant longuement. Il avala une dernière bouchée de pain et croqua un peu de fromage trop sec. Sa femme, Maria, tendue par l'interrogation d'apparence anodine, reposa bruyamment le couvercle du foyer central qu'elle venait de charger. Les morceaux de bois crépitaient. L'âcreté de la fumée envahit la salle commune. Le voile flottant dans l'atmosphère trouble s'échappa lentement par le vasistas, en haut de la fenêtre. Maria glissa quatre boules de pâte dans le four déjà chaud.

Elle regarda machinalement la pendule. *Le pain sera cuit dans une heure*, pensa-t-elle. Ces gestes, la mère les faisait d'instinct. Son esprit accaparé par le problème à venir détourna son regard vers Jose. Elle s'immobilisa face à lui.

La belle-fille, Pilar, portait son bébé dans les bras. Elle tendit l'oreille à l'injonction du beau-père. Elle n'en doutait pas, Jose s'adressait à Celso, son mari, assis à l'autre bout du banc. Ce dernier se retrancha dans un silence prudent. Loin d'être idiot, il comprenait parfaitement le sens de l'interrogation de son père. Celso se tourna vers la fenêtre. Le soleil dépassait la colline à l'Est. Ses rayons commençaient à disperser la brume nichée au creux des vallons. Il flottait sur la Galice un parfum de belle saison. Des pas crissaient sur le chemin de cailloux. Leur bruit caractéristique, coupé de temps à autre par le meuglement des vaches, montait jusqu'à eux. L'ombre de Magdalena émergea des derniers nappages brumeux en amont de la voie. Malgré la proximité du solstice, fin mai, en Galice, il faisait encore un peu frais le matin en raison de l'altitude et de l'humidité relative du sol. Dès que le soleil aurait terminé de déchirer le voile brumeux, la température allait monter et l'odeur des premiers foins fauchés, exacerbée par la rosée, se répandrait, plus vive, plus dense.

— Je n'ai rien décidé...

Celso répondit de manière évasive, histoire de gagner du temps. Il savait très bien à quoi son père faisait allusion et n'entendait pas céder. Les deux hommes s'étaient déjà affrontés sur le sujet.

— Tu as une famille à nourrir maintenant... L'Espagne n'a pas fait la guerre mondiale... Nous, on s'est contentés de la nôtre... la civile ! L'autre aurait sans doute été plus facile à admettre que ce combat fratricide... !

Jose regardait lourdement son fils. De ses yeux sombres émanaient des flammes exprimant quelque chose de sévère, presque de la cruauté. Celso avait toujours connu son père ainsi. Pouvait-il déceler dans cet homme d'autres sentiments ? À quoi pensait le père en disant : « L'autre aurait été plus facile à admettre ? » À la liberté que les alliés avaient gagnée sur Hitler... Jose, convaincu de ce fait, y faisait allusion ! Franco avait été complice passif des nazis. Cette idée attristait le père. De cela, il parlait rarement. Quand d'aventure il s'exprimait sur le sujet, l'amertume prévalait. Ailleurs, en Europe, on reconstruisait. La tâche ne manquait pas. Le père pensait évidemment au travail trop rare dans son pays refermé sur lui-même, à la misère générée par ce chef d'État autocrate, forcément. Il masquait sa peine sous des traits crispés, se contraignait à être rugueux. Jose n'avait rien du patriarche, encore moins du dictateur. Mais les perspectives peu réjouissantes, ici, privaient les Espagnols de visibilité sur l'avenir. Une dizaine d'hectares de terrain pentu dans la région de Pol, autour du petit village de Milleirós, c'était peu. Assez pour éviter de crever de faim. Jose Lahera utilisait cette expression quelquefois, avec la rage à la bouche. Ces dix hectares ne suffisaient pas pour vivre. Jose aurait voulu dire, pour vivre libéré ou en liberté : « ¡Libertad, sabes lo que te digo! Liberté, tu sais ce que ça veut dire ? »

— Liberté... sais-tu ce que ça veut dire ?

Le père s'abstint de le crier. Celso avait entendu si souvent ces mots qu'ils résonnèrent en écho dans sa tête, comme une question de vie ou de mort. L'année 1948, entamée depuis quelques mois, n'incitait pas à l'euphorie. L'Espagne, sous la dictature sans pitié, ne générait pas l'optimisme. L'expression « vivre en liberté » aurait dû

s'imposer. Le mot « liberté », symbole d'affranchissement, était banni du vocabulaire. Jose le tut. Il laissa simplement traîner son intonation après « vivre... » Cela sous-entendait en Espagne. Celso baissa la tête. Le père, contrarié, assimilait ça à de la soumission. Lui avait affronté le sien. Jose Lahera aurait voulu s'engager durablement dans l'armée républicaine. Aussitôt après les événements des 17 et 18 juillet 1936, il s'était impliqué dans la guerre civile avec plusieurs camarades, autant que sa famille et le travail le lui permettaient. Pascual Ubeda, le maire du village, les avait entraînés vers ce qu'il appelait « le combat pour la liberté ». Jose avait souscrit à cette grande idée. Il était d'ailleurs parti combattre plusieurs mois d'affilée dans les Asturies, en été et automne 1937, à El Mazuco. Après leur déroute et une visite à sa famille, il n'avait plus eu le courage d'y retourner. Il avait eu peur, de tout, pour tout, tant de camarades étaient morts. Maria avait trouvé les mots pour le retenir. Forcément, quand on a déjà trois enfants, l'argument pèse son poids.

— Si tu pars à nouveau, la vie sera impossible sans toi ! avait-elle gémi.

— Si je reste que sera-t-elle... ?

Il n'était pas allé au bout de sa phrase. Jose Lahera n'arrivait pas à différencier le plus important : la liberté pour la nation, la famille, la liberté pour la famille. « C'est quoi la vie quand on peut vous la retirer sur décision arbitraire ? » Il se posait toujours cette question, mais Jose était resté à cause de Maria et des gosses. Ils avaient besoin de lui. Celso, déjà âgé de douze ans, Magdalena, neuf et Eva, quatre, chargeaient le père d'une responsabilité difficile à éluder. Pascual Ubeda lui en avait voulu. « La démocratie ne s'obtient pas avec des dégonflés ! » Cette phrase de

reproche, gravée dans le marbre de son cerveau, le taraudait depuis plus de dix ans, comme une faute originelle qu'il ne pouvait exorciser. Les enfants s'en seraient souvenus comme d'un épisode fondamental de leur vie si Jose et Maria n'avaient pas pris la précaution de s'isoler avant d'en débattre vivement. Jose Lahera s'en voulait encore de ce qu'il qualifiait, selon la formule de Pascual, de « non-assistance à pays en danger ». Ce renoncement torturait sa conscience. Si lui et bon nombre de camarades s'étaient engagés jusqu'au bout, la première république Espagnole aurait survécu et l'Espagne serait une démocratie... Peut-être ? Il fallait tout de même prendre en compte l'assistance substantielle des Allemands, qui préparaient la Seconde Guerre mondiale, et des fascistes Italiens au camp nationaliste. Les volontaires de quelques autres pays étrangers au sein des Brigades internationales, en particulier la France et la Russie, n'avaient pas fait le poids. *J'ai peut-être été pire...*, songea Jose. Ce sentiment de petitesse le poussait à voir grand pour ses enfants, surtout son fils.

— ¡Alta! ¡Vuelve! ¡Vuelve! ¡Alta! Reviens ! Reviens !

Magdalena rappela le chien. Elle le stimulait derrière le modeste troupeau, sur le chemin de la colline. Les *rubia galega*, ou blondes de Galice, sont une race de vaches magnifiques et élancées dans leur robe fauve. Magda ne pensait pas à cela. Un autre projet occupait son esprit. Elle conduisait machinalement les bêtes qu'elle connaissait bien, depuis sa tendre enfance. Elle ne pouvait imaginer que les autres races de bovins puissent être différentes tant son horizon se limitait au rayon de déplacement des gens modestes. Cela ne l'empêchait nullement de rêver et de désirer atteindre des pays au-delà des frontières ibériques.

Elle poussa les vaches dans le pré à la lisière de la forêt de pins, referma la barrière.

Jose se releva, quitta la salle commune et sortit par la porte d'entrée donnant sur le large couloir. Il fit quelques pas jusqu'au muret surplombant en aval un modeste champ de pommes de terre. Le soleil avait définitivement effacé la brume. Il regarda Magdalena redescendre le chemin, le chien sur ses talons. Alta fit des bonds autour d'elle. Magda le caressa.

Celso avait suivi son père à l'extérieur. Il fixait aussi sa sœur mais ne pouvait la distinguer. Il n'avait plus les idées claires. Comment pourrait-il abandonner Pilar et Alvaro, sa femme et son petit âgé tout juste d'un an ? La question le faisait trembler. À cet instant précis, la lucidité le quitta. Il se tourna vers la façade de la lourde maison de famille. Elle en imposait de ses pierres grises et de sa toiture en croupe supportant les lauzes. Celso dit non, pour lui-même. Il vivait trop heureux ici, pauvrement mais heureux, surtout depuis son mariage.

— Je ne peux les abandonner aussi longtemps... C'est impossible !

Celso accrocha son père par la manche. Le vieux dégagea le bras en se retournant, lui fit face sans sourciller. Le fils pensait à sa femme. Ils étaient mariés depuis moins de deux ans. Imaginer ne pas voir son enfant sourire lui faisait trop mal, l'idée de ne pas être aux côtés de Pilar une bonne partie du printemps et tout l'été, de se priver de sa douceur... lui était insupportable. Cette pensée le révoltait.

— *¡Pendejo!* lâcha Jose, excédé. Tu ne comprends donc rien !

Le père écrasa sa barbe de trois jours d'une main calleuse. Ça crissait à l'émeri au creux de sa paume. Il se

reprit. Il ne regretta pas cette insulte lâchée spontanément et ne souhaitait en aucun cas la retirer, s'en excuser. Il inspira profondément.

— En France, ils embauchent. De Bordeaux jusqu'à la Provence. Pour la vigne, les légumes, la lavande... Les récoltes durent trois mois au moins, plus longtemps encore avec les vendanges... Un bout du printemps, tout l'été et un peu de l'automne... Le voisin me l'a dit !

Jose s'abstint de parler de Pascual Ubeda. L'information relayée par son voisin Ramon Piroga émanait pourtant de lui. L'ancien maire du village, réfugié en France après la guerre civile, vivait en Provence où il s'était définitivement installé dans le département des Basses-Alpes et faisait venir des saisonniers.

— Trois, quatre et même cinq mois ! hurla Celso. Tu te fous de ma gueule... Tu ne te rends pas compte... !

Le langage abrupt du jeune homme sonnait à la hauteur du bourdonnement douloureux ressenti. Sa tête explosait littéralement.

— Si... rétorqua vivement Jose... Je ne me fous pas de toi ! ajouta-t-il en baissant d'un ton. Fernando, Luis et Enrique l'ont bien fait clandestinement l'an dernier... Au retour, ils étaient contents... Ils y repartent cette année... Avec Pedro, le jeune frère de Fernando âgé de quatorze ans et demi !

— Mais eux sont célibataires... Moi, j'ai une femme et un fils !

— Fernando est marié lui aussi... Justement... Raison de plus quand on a une famille ! martela le père.

— Que veux-tu me dire ?

Jose se tut un moment. Il avait l'art de distiller les mots. De ponctuer ses phrases avec des silences incisifs.

— Ça te donne des responsabilités ! rétorqua le père, impassible, après un long moment... Ils partent la deuxième semaine à venir !

Jose faisait partie de ceux qui ne savent pas s'écouter vieillir. Né trop tôt pour cela, et après les événements vécus. La tâche, selon lui, s'imposait au-delà de la limite des forces. *La dignité s'obtient en s'expatriant s'il le faut, dans l'optique de faire vivre les idées.* Ce départ s'inscrivait dans la logique. « Les ans ne sont que des périodes, dont on te facture l'addition à la fin, disait-il. Plus t'as travaillé dur, plus la note tombe avec du malus ! Mais cela est sans importance comparé à l'enjeu pour l'humanité, émergeant de ce combat contre la tyrannie ! » Celso enrageait. Il ne pouvait s'opposer au père développant sa logique implacable. La colère et la peur d'être séparé de ses proches se mêlaient au sentiment d'impuissance qui montait en lui. Sans sa fierté, il aurait eu la faiblesse de pleurer.

— Je n'irai pas ! gueula-t-il à l'intention du vieux.

Quand Celso qualifiait son père de « vieux », *a fortiori* dans la pensée, il lui donnait déjà raison. Jose envisageait la situation en homme pragmatique... Une fois de plus, il s'exprima avec du silence. Le coin du bon sens frappé d'un peu de temps allait s'enfoncer tout seul.

— Magdalena ira avec vous... Eva et Pilar nous aideront ici...

Il reprit la parole quand il estima l'affaire entendue. Il devait rassurer son fils. Jose savait quels dangers encourait un jeune couple séparé longtemps. Il n'avait pas besoin de chercher bien loin des exemples d'adultère. En disant : « Pilar nous aidera ici », le père soulignait de manière édulcorée que lui et Maria seraient vigilants. Aux yeux de Jose, les risques apparaissaient très clairement, le renfor-

çant dans sa détermination. Mais la famille avait besoin de cet argent. Il leur fallait survivre et rien ne pourrait s'opposer à cette saison en France. Et puis le rêve manqué d'instauration d'une république en Espagne taraudait encore le père. Son engagement mitigé lui faisait mal à la conscience. Pousser ses deux enfants adultes vers la France, c'était un peu leur offrir la liberté que lui n'avait pu gagner pour eux dans son pays.

Celso se souvint du retour de ses camarades en septembre l'année précédente. Ils avaient rapporté chacun soixante-dix mille francs de là-bas. Cette paie précieuse, transformée en pesetas, ça faisait une somme importante, beaucoup plus que la petite ferme de Jose ne pouvait procurer en une année. Grâce à cela, Fernando avait pu s'installer dans une modeste propriété agricole avec sa femme, mais dans son bien. Il retournait en France cette année dans le but d'économiser de quoi acheter quelques arpents de terre et une ou deux vaches supplémentaires.

Malgré une vive aversion ressentie envers le régime de Franco, le visage du « CAUDILLO DE ESPAÑA POR LA G. DE DIÓS » frappé sur la pièce tournant dans ses doigts faisait vibrer Jose qui exhiba la monnaie pour convaincre Celso.

— *¡Pendejo!* Tu ne peux pas tourner le dos à ça... !

Jose affichait une certaine sérénité. Il n'était pas si sûr de lui. Il s'était laissé convaincre par le voisin Ramon Piroga rassemblant les travailleurs saisonniers qui partiraient bosser en France, placés par Pascual Ubeda.

— Je cherche des hommes jeunes et solides pour couper la lavande sur le plateau de Valensole ! lui avait dit quelques jours plus tôt Piroga. Le recruteur en faisait son business.

Le père Lahera l'avait toisé. Cela lui avait paru sérieux malgré tout, d'autant que cette année, le passage des saison-

niers devait se faire en toute légalité. L'information parvenue jusqu'ici allait de villes en villages. La France ouvrait ses frontières et Franco, dans l'incapacité d'offrir mieux à son peuple, ne s'y opposait plus.

— Je repasserai voir ton fils un de ces jours ! lui avait dit le recruteur.

Jose eut mal aux tripes en entendant l'offre de Piroga qui lui donnait le sentiment qu'on achetait les hommes comme les bêtes. Perplexe, il y réfléchit longuement.

— Emploient-ils également des filles ? avait demandé Jose.

— Ah ! Ça non, les filles, je n'en veux pas. Ils ont besoin de gars solides, pas de gonzesses trop fragiles. La coupe de la lavande, c'est une affaire d'hommes jeunes !

La réponse avait déçu Jose. Les femmes, sans être héroïnes, ou plus exactement des héroïnes du quotidien, démontraient leur efficacité dans les décisions de même qu'au travail. Il se souvenait de filles courageuses pendant la guerre civile. Piroga et Ubeda, qui avaient combattu avec lui à El Mazuco, ne devraient pas se montrer aussi machos. Maria lui prouvait également chaque jour sa combativité à la ferme. Jose Lahera s'était fait une idée précise sur la tâche demandée aux saisonniers en entendant Luis, Fernando et Enrique parler de leur épopée l'année précédente. Il y avait, en France, des jeunes filles espagnoles, même des femmes mariées, venues principalement des villes où la misère encore plus criante les avait, comme eux, poussées à traverser clandestinement la frontière pour réaliser des travaux agricoles pénibles. Elles avaient sans peine trouvé du travail là-bas, la cueillette des haricots verts, ensuite celle des fruits dans les vallées de la Garonne, du Rhône et de la Durance principalement.

Ce matin, Maria et Pilar, restées muettes, ne perdaient rien de l'échange houleux entre le père et le fils. Elles écoutaient attentivement, anxieuses depuis le début. Les deux femmes avaient suivi discrètement les hommes jusqu'au pas de la porte. La tension trop vive décida enfin la mère à parler. Celso savait qu'elle seule pourrait faire fléchir Jose. Il dévorerait Pilar de ses yeux pleins d'un chagrin difficile à cacher. Les cheveux très bruns de la jeune femme tombaient sur ses épaules. Sa silhouette mince, plutôt petite mais volontaire, lui donnait un charme sans égal. Celso l'aimait trop, il ne pouvait envisager être séparé d'elle ne serait-ce qu'une journée. Il baissa le regard sur les jambes musclées et bronzées de Pilar. Leur douceur faisait partie de son ressenti. La sensualité de la nuit précédente le traversa d'un frisson. Il la déshabilla littéralement dans sa pensée. Ses lèvres effleuraient celles de sa femme. Celso eut une crispation et revint à la réalité en entendant la voix de sa mère.

— Tu ne peux pas lui demander ça, Jose...

Le visage tiré et le regard suppliant de Pilar poussèrent Maria à intervenir. La bru portait son petit Alvaro dans les bras. Elle lui donnait le sein. Le père se retourna vers les femmes. Il marqua un temps, immobile, suspendu, porté par l'atmosphère trop lourde.

— Non... Je ne peux pas ! affirma Jose sans ambages. Je le dois... À cause d'Alvaro... Pour vous tous... Je le dois !

Encore plus désarçonnant, il baissa le ton et s'exprima clairement de sa voix qu'il fit douce, non sans efforts. Sa détermination ne devait s'amollir pour autant. Personne ne le ferait changer d'avis. D'un large mouvement de la main, il leur demanda de le laisser, de prendre le temps de réfléchir. Le cruel dilemme ne pourrait se résoudre seul. Jose le savait. Le temps, c'était juste un peu d'espace de

raison, tous devaient s'habituer à l'idée du départ. Pour le père, les pousser à quitter momentanément la Galice et, qui sait... revenait à donner une chance à ses enfants. Penser cela le meurtrissait, mais son pays et sa Galice qu'il aimait tant ne laissaient pas entrevoir les meilleures perspectives aux jeunes Espagnols. « ¡Joder. Estoy talmente cansado! Putain, je suis tellement fatigué ! », murmura Jose dans un grincement inaudible, las de tout, de ne rien pouvoir décider, de supporter un impossible fardeau. Inciter ses enfants à partir lui demandait une énergie surhumaine.

Jose saisit sa faux, cala le manche au creux de son épaule et descendit vers les prés. La lame de sa conscience allait annihiler sa peine.

— Alors ? fit Magdalena en le croisant.

— Vous irez en France !

Il poursuivit son chemin sans se retourner. Magda rejoignit les autres, restés figés sur le seuil. L'opposition entre son frère et son père lui apparut évidente. Elle s'efforça de cacher sa joie d'être du voyage. Eva, tirée de son sommeil par les éclats de voix, surgit en chemise de nuit en bas de l'escalier, au fond du couloir.

— Dépêche-toi de t'habiller ! lui cria Maria.

Pilar, en rage, s'élança vers Celso. Elle voulait essayer de le convaincre de rester. Comment pouvait-elle le retenir ? Seul son instinct amoureux la guidait. Son impuissance devant la cruelle réalité la réduisait à rien. Alvaro se mit à pleurer. Elle s'arrêta net. Le petit venait de prendre la décision. Pilar marmonna « sí » entre ses dents et fondit en larmes.